

LES PREMIERS PAS D'UNE FAMILLE AFGHANE EN SUISSE

Il y a cinq ans, les Fazili ont fui l'Afghanistan pour trouver refuge en Suisse. Aujourd'hui, les huit membres de la famille sont bien intégrés. Toutefois, en tant qu'étrangers admis à titre provisoire, ils risquent l'expulsion à tout moment et il leur est très difficile d'obtenir une autorisation d'établissement.

Texte : Bettina Filacanova
Photos : Luca Bricciotti

Il y a cinq ans, Layloma et Omar Fazili arrivent à la gare centrale de Zurich avec leurs cinq enfants, après trois mois passés sur la route de l'exil. Il est minuit et il pleut. Les rues sont quasiment désertes. Les deux cadets, Samir, alors âgé de trois ans, et Sarir, un an, sont épuisés et en pleurs. Toute la famille a faim et soif. Myria, l'aînée, a 12 ans, son frère Shair 11 ans, sa petite sœur Urya 7 ans, et le plus jeune, Nasir, doit venir quelques mois plus tard. Des agents de police leur conseillent d'aller à l'hôtel. Le réceptionniste leur dit qu'ils doivent prendre deux chambres mais ils n'ont assez d'argent que pour une. Il finit par se montrer compréhensif et permet à la famille de se reposer deux heures dans une chambre. A six heures, les revoilà dehors. Après de nombreux détours, ils poussent enfin la porte du centre d'accueil pour requérants d'asile de Kreuzlingen où ils trouvent de quoi manger, boire et un endroit pour dormir. Il s'agit de leur premier souvenir de la Suisse, le pays du lait et du chocolat.

L'éducation avant tout

Layloma Fazili est enseignante et son mari, Omar, ingénieur. Pour eux, l'éducation est prioritaire. En Afghanistan, tous leurs enfants allaient à l'école. « Nous avons choisi la Suisse parce que dans ce pays, chaque

enfant a droit à une éducation », déclare Layloma. Son mari et elle sont prêts à tout sacrifier pour que leurs enfants aient un avenir. Après cinq ans en Suisse, ces derniers sont très bien intégrés : Myria, 17 ans, et Shair, 16 ans, vont tous les deux au gymnase. Sarir, lui, est encore à l'école primaire. Très doué en mathématiques, il suit un cours d'approfondissement. Samir est très intelligent pour son âge. C'est un dictionnaire ambulant et aussi un excellent dessinateur. Quant à Nasir, il lève le doigt dès qu'il veut poser une question, comme il l'a appris au jardin d'enfants.

Le couple ne se soucie pas que de la formation de ses propres enfants. Chaque dimanche, Layloma et Omar donnent des cours à d'autres enfants afghans à Zurich. « Il est essentiel que les enfants se sentent chez eux où qu'ils soient. C'est la condition d'une intégration réussie. C'est pourquoi il nous semble important qu'ils connaissent bien leur langue natale, leur culture et leur religion. Sans ça, ils n'ont jamais l'impression d'être à la maison, ni ici, ni là-bas », poursuit Layloma.

Peur constante de l'expulsion

Elle aimerait aussi améliorer son allemand. Mais elle n'en a pas la force. En cours d'allemand, elle n'arrive pas à bien se concen-

« La souffrance que nous avons connue, le fait que nos proches sont restés en Afghanistan, tout cela m'affecte. »

trer. Les événements tragiques qui l'ont poussée à quitter son pays et le traumatisme lié à la fuite ont laissé des traces. « La souffrance que nous avons connue, le fait que nos proches sont restés en Afghanistan, ma mère malade à qui je ne peux pas rendre visite, tout cela m'affecte. » Et il y a la peur constante de l'expulsion. En effet, les Fazili ne sont admis en Suisse qu'à titre provisoire. L'asile ne leur a pas été accordé. Que se passera-t-il s'ils doivent quitter le territoire et rentrer en Afghanistan ?

L'intégration par le jardinage

Une fois par semaine, Layloma se rend dans les jardins pour femmes réfugiées de l'EPER à Auzelg, dans le quartier de Schwamendingen à Zurich. L'EPER loue des parcelles de terre dans des jardins familiaux et les cultive avec des réfugiées. Les fils de Layloma, Nasir, Sarir et Samir, l'accompagnent pour l'aider à jardiner,



Layloma Fazili a fui l'Afghanistan avec sa famille pour la Suisse

jouer avec d'autres enfants ou faire leurs devoirs. « Les enfants adorent venir ici. Moi je retrouve mes amies. Nous travaillons ensemble, nous prenons une collation et nous apprenons beaucoup sur le jardinage, » raconte Layloma. Actuellement, 13 femmes travaillent dans ce jardin de l'EPER. Elles sont encadrées par une professionnelle du jardinage et des bénévoles. Tout le monde parle allemand. Le jardin est à la fois un lieu de rencontre et une occupation pour ces femmes.

Difficile d'être employé à sa juste valeur

« Nous sommes infiniment reconnaissants d'avoir été accueillis en Suisse », déclare Layloma. Elle reconnaît que la population s'est montrée bienveillante envers eux et les a soutenus. Sa famille fait tout son possible pour s'intégrer le mieux possible. Les enfants parlent couramment le suisse allemand et l'allemand. Son mari Omar, anciennement ingénieur, a toujours travaillé depuis son arrivée en Suisse, que ce soit dans l'entretien ou la restauration. Bien qu'il ait achevé une formation dans le domaine de la restauration, il n'a pas trouvé de poste fixe en raison d'allocations pour enfants trop élevées, de son permis F, de son âge ou encore de son manque d'expérience dans le secteur. Il a finalement



De gauche à droite : Shair, Samir, Urya, Nasir, Layloma, Sarir, Mirya (Omar, le père, manque)

ment trouvé du travail dans l'économie domestique. Il travaille de midi à minuit et touche un salaire de CHF 5000 par mois, allocations comprises, ce qui n'est pas suffisant pour vivre sans aide sociale.

Un frein à l'embauche

« Le permis F est très contraignant », constate Layloma. « De nombreux employeurs refusent d'embaucher les personnes titulaires de ce permis. Le chemin pour sortir de ce statut est parsemé d'embûches, et ce en dépit de tous nos efforts

pour nous intégrer. Les obstacles pour obtenir l'autorisation d'établissement sont très difficiles à franchir. » Layloma souhaiterait apporter sa contribution en travaillant mais ses petits derniers sont encore trop jeunes pour rester seuls à la maison. Les Fazili apprécieraient que leurs efforts d'intégration soient davantage reconnus et pas seulement l'argent gagné. Malgré tout, la famille n'abandonne pas et se raccroche à l'espoir que l'autorisation d'établissement leur sera accordée prochainement.